**DU VOYAGE A L’EXIL:**

**La vie d’*Henry duc de Rohan***

j’ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d’une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s’il savait demeurer chez soi avec plaisir, n’en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d’une place[[1]](#footnote-1).

Dans le chapitre initial de sa *Crise de la conscience européenne (1680-1715)*,Paul Hazard insiste sur le déséquilibre croissant de l’homme du XVIIe siècle tiraillé entre les exigences contradictoires d’un désir de stabilité et d’un besoin de mouvement[[2]](#footnote-2). Les contemporains de Pascal auraient de moins en moins su demeurer en repos dans une chambre. Alors en pleine expansion, voyages, explorations et autres expéditions montrent que c’est dans le mouvement que s’accomplit la nature humaine. Aussi depuis toujours, les grands hommes ont-ils été des voyageurs. Pour Juste Lipse, en effet,

Humble and plebeian souls stay at home, bound to their own piece of earth; that soul is nearer to the divine which rejoices in movement, as do the heavens themselves. Therefore almost all great men from earliest times to our time were travelers[[3]](#footnote-3).

Plus prosaïquement, Fynes Morrison recommande dans son *Itinerary* en 1617 d’« imitate the Storkes, Swallowes, and Cranes, which like the Nomades yeerely fetch their circuits, and follow the Sunne, without suffering any distemper of the seasons [...] Men were created to moue, as birds to flie »[[4]](#footnote-4). Mais c’est aussi dans une activité incessante que se marquent cette insatisfaction du moment et cette soif de découvertes qui vont ébranler les certitudes reçues.

Pour son premier biographe[[5]](#footnote-5), la vie d’Henri duc de Rohan (1579-1638) est l’exemple même de ce dynamisme inné chez l’homme. Placée sous le signe d’une activité fébrile, la vie du chef huguenot rebelle se décline en effet sous la plume de son premier biographe en incessants déplacements géographiques, voyages, missions, campagnes militaires, exil et errance hors du territoire, où le devoir de révolte du Grand devant les empiètements du pouvoir finit par se muer en besoin de servir le nouvel ordre monarchique et où l’ambition personnelle et le désir de gloire trouvent également leur compte. Mais n’est-ce pas aussi pour conjurer la hantise de l’oisiveté, cette peur en quelque sorte du calme et du vide, que Rohan s’active ainsi, s’efforçant de combler les vacances inévitables de la guerre par les voyages, et surtout de parer au loisir forcé de l’exil par le recours à une écriture de combat et de réflexion, qui tout en réactivant le souvenir de l’action passée, prépare la reprise de l’activité et du mouvement tant espérée ? On pourra voir là aussi bien la marque d’un tempérament porté de lui-même à l’activisme que le signe d’une éthique protestante faisant de l’œuvre accomplie le but moral et naturel de la potentialité humaine. À l’image d’un Dieu actif répond celle d’humains également actifs. Mère de tous les vices[[6]](#footnote-6), comme le veut la sagesse populaire, l’oisiveté est surtout pour Rohan la source d’un ennui débilitant, car elle est synonyme d’une stase, d’une immobilité où se combinent images de repli, de retrait, de resserrement et d’enfermement.

Il conviendra alors de voir comment ces pôles opposés de l’activité et du repos, du mouvement et de l’immobilité, comme aussi du dedans et du dehors, s’articulent dans l’*Histoire* du duc de Rohan et de montrer également comment ils en viennent non plus à définir des catégories étanches, mais à témoigner de frontières poreuses et d’un jeu entre positivité et négativité des valeurs.

**Sous le signe de l’alternance**

À l’exception du premier chapitre consacré à un « discours de l’auteur » et du dernier à un « éloge » du duc, la *Vie* de Rohan est placée, dès les premières pages, sous le signe du déplacement de son protagoniste. Sitôt conclu le chapitre sur son éducation, où est annoncée sa détestation de l’oisiveté[[7]](#footnote-7), un chapitre sur la « Premiere Campagne du Duc de Rohan, ses voyages en Allemagne, Italie, Hollande, & Angleterre » lance le thème du mouvement spatial qui s’achève en point d’orgue dans l’avant-dernier chapitre du livre avec le transport de sa dépouille de Königsfelden à Genève et celui de ses armes à Venise. Entre ces deux voyages, l’ouvrage se divise en parties à peu près égales entre le temps des soulèvements protestants dans le Midi et l’Ouest de la France (1621-1629), ponctués à la fois de moments de retrait et d’intervalles de paix armée[[8]](#footnote-8), et celui de l’exil volontaire hors de France (1629-1638), lui-même partagé entre le service actif du roi et les vacances de ce service. Tandis que ces périodes d’inactivité sont consacrées par Rohan à une écriture qui lui permet de reprendre pied de manière indirecte dans l’action militaire ou politique, le service commandé du roi peut, lui, entraîner, comme en 1634, une mission au-delà des frontières, débouchant paradoxalement sur l’ennui d’une inactivité prolongée[[9]](#footnote-9).

Les dix-huit derniers mois de la vie de Rohan, désavoué par Louis XIII après son échec devant le soulèvement des Grisons dans l’hiver 1637, renouent en apparence avec le schéma d’alternance habituel, mais c’est pour placer l’activité du duc, redevenue marque d’insoumission, sous le signe d’un mouvement dont le contrôle lui échappe de plus en plus. Son ultime combat à Rheinfelden est ainsi mis sur le compte de son « ardeur naturelle » et des « mouuemens [aveugles] de son courage »[[10]](#footnote-10), plutôt que d’une décision mûrement réfléchie. Les temps d’arrêt que représentent les épisodes de maladie et de retrait durant cette période deviennent les signes d’une immobilisation grandissante désormais sans espoir de retournement. Si l’exil a été une sortie du royaume accompagnée d’un risque d’inaction future, forme de stase totale, la mort est, elle, une sortie définitive du monde lui-même.

**Le Grand Tour : pérégrination et observation**

Fauvelet du Toc fait des premiers essais de Rohan dans la carrière attendue alors d’un jeune noble de son rang, l’occasion de mettre en avant deux mouvements : la campagne du siège d’Amiens, bientôt terminée (mars-septembre 1597), et le grand tour du jeune homme (1599-1600). Tout comme il cherchera en 1617 à éviter l’inaction en « pren[ant] occasion de la guerre qui estoit en Piedmont pour y aller chercher de l’emploi »[[11]](#footnote-11), Rohan n’entreprend ce long périple en Europe du Nord que pour « fu[ir] » le « repos » rendu à la France par la paix de Vervins en 1598[[12]](#footnote-12), ce repos étant avant tout pour lui signe d’« inut[ilité] »[[13]](#footnote-13). Voyage d’« éducation » plutôt que d‘« expérience »[[14]](#footnote-14), ce grand tour qui va durer deux ans est l’occasion pour le jeune homme de « voir la diversité de ces païs et de ces peuples » dans la plus pure tradition odysséenne[[15]](#footnote-15), quoiqu’il s’agisse en fait plus pour lui de formation politique et militaire que de recherche d’une forme morale de sagesse. Le grand tour se veut préparation à la vie publique[[16]](#footnote-16).

Condensé en trois pages, le récit de ce voyage mime en quelque sorte le rythme accéléré d’un périple, long certes, mais scandé d’étapes brèves et multiples, car le jeune Rohan ne s’arrête jamais que le temps nécessaire pour voir ce qui l’intéresse. Francis Bacon n’a-t-il pas ainsi recommandé au voyageur de ne s’attarder en aucun lieu et de changer même fréquemment de logement à l’intérieur d’une même ville dans le but de multiplier les occasions de s’enrichir[[17]](#footnote-17) ? Aussi le biographe non seulement multiplie-t-il les verbes de mouvement et de déplacement (tel « passa »), il les fait alterner avec des verbes d’observation et de permanence de l’information acquise (« voulut voir », « remarqua », « rapporta »). Comme le veut aussi Bacon, afin de rendre cette expérience utile et profitable, Rohan tient de toute évidence un journal de son voyage, dont il met au net le contenu, sitôt rentré en France, pour le « contentement [de ses] amis » et sa propre utilité[[18]](#footnote-18), car l’activité d’écriture est d’abord vue comme un moyen de « soulager » la mémoire avant d’être un moyen de diffuser des connaissances.

Sans destination spécifique, sans itinéraire préalablement établi, mais entrepris, comme tout voyage à proprement parler, avec la perspective d’un retour au pays d’origine, le grand tour du jeune Rohan est une « peregrination »[[19]](#footnote-19), une forme d’errance au sens non pas d’*errare* mais d’*iterare*[[20]](#footnote-20), une manière de se « pourmener »[[21]](#footnote-21), au gré de son humeur et de ses désirs, même si ce parcours qui le conduit en Allemagne, Italie, Hollande, Angleterre et Ecosse reproduit largement celui des voyageurs français de l’époque. D’autre part cette pérégrination dans l’inconnu n’est pas synonyme de cet isolement que Rohan trouvera plus tard dans les déplacements de l’exil, car « en quelque lieu de l’Europe qu’il allast, il se trouuoit parent de ceux qui y regnoient ; & [...] les plus grands Princes de la Chrestienté estoient au moins ses alliez »[[22]](#footnote-22). Véritable internationale des princes, ce tissu de parentèles qui lui permet d’être partout chez lui est une manière d’échapper au processus de territorialisation et de nationalisation auquel sont soumis les sujets du roi[[23]](#footnote-23), en même temps qu’une manière de se soustraire au processus inverse de déterritorialisation qu’entraîne toute sortie du pays d’origine pour le voyageur et surtout l’exilé.

**Les « allées et venues » de la guerre**

De retour en France, la conjoncture a tôt fait de fournir à Rohan d’autres occasions de « donn[er] des marques euidentes »[[24]](#footnote-24) de ce besoin d’action militaire qui est le propre de sa classe. Mais ce sont surtout les années 1620, avec la reprise des soulèvements protestants dans le sud et l’ouest du pays, et les années 1635-1637, où il combat pour le service du roi en Valteline, qui sont pour lui des périodes d’activité intense. Son incessante mobilité en campagne, sans doute pour compenser son infériorité numérique, puisque c’est chaque fois à la tête d’une poignée d’hommes qu’il doit affronter dans les Cévennes les « armées entieres » du roi[[25]](#footnote-25) ou les forces combinées de l’Espagne et de l’Empire en Valteline, se traduit par la multiplicité et la rapidité des actions entreprises. Ce ne sont ainsi qu’« allées et venues »[[26]](#footnote-26), dont Fauvelet du Toc souligne le rythme rapide par la répétition de verbes courts, « part », « passe », et l’utilisation d’un présent de narration qui contraste avec le passé simple et l’imparfait des actions des autres, pris de vitesse.

En grand stratège Rohan a compris que l’immobilité est pour lui la pire des tactiques. Aussi ne se laisse-t-il jamais « enfermer » dans une place. S’il doit se replier sur Castres ou telle autre des places de sûreté protestantes, il n’y fait que de courts séjours. L’avenir lui donnera raison puisque c’est son retrait dans ce fort rhénan où il se retrouve coincé par le soulèvement des Grisons en 1637 qui marque l’échec de sa dernière campagne au service du roi[[27]](#footnote-27). Il est significatif, d’autre part, que le biographe mette sur le compte d’une maladie qualifiée de « profonde letargie »[[28]](#footnote-28) les premières manifestations du mécontentement des Grisons, encouragés par l’incapacité de Rohan. L’immobilité, au sens littéral, puisque celui-ci doit se faire « porter en chaise »[[29]](#footnote-29) pour aller négocier avec eux, est bien synonyme d’impuissance. De sujet actif d’un mouvement qu’il a jusqu’à présent toujours contrôlé, il se voit maintenant réduit au rôle passif de spectateur, contraint d’assister sans intervention possible au dynamisme victorieux d’autrui.

S’il est vrai, comme le veut Fauvelet du Toc, que l’activité militaire inlassable de Rohan au service de la cause huguenote dans les années 1620 n’a eu d’autre but que de « procurer un solide repos à son Party »[[30]](#footnote-30) et de lui assurer cette « quietude d’esprit & de corps »[[31]](#footnote-31) pour laquelle il bataille dans le sacrifice consenti de soi et des siens[[32]](#footnote-32), il est clair que cette stabilité lui échappe à lui de plus en plus. En effet, s’il rend le « repos » aux Huguenots, l’Édit de grâce d’Alès le condamne lui, Rohan, effectivement à l’exil hors de France et à une agitation intérieure dont l’errance de ses derniers mois, à la suite à son échec dans les Grisons, devient en quelque sorte le symbole spatial.

**L’exil, ou la hantise de l’oisiveté**

Rappelons les faits. Après la signature de l’Édit de grâce en juin 1629, Rohan s’exile sans grand espoir de retour en France[[33]](#footnote-33). Fauvelet du Toc en donne les raisons : « Apres cette Paix il voulut sortir du royaume pour oster tous les sujets d’ombrages que la Cour eust pû prendre de sa conduite, & pour s’éloigner de plusieurs objets desagreables & choquants »[[34]](#footnote-34). Le biographe passe sous silence les termes mêmes de l’Édit qui prescrivent au duc de quitter la France au lendemain de la paix[[35]](#footnote-35) pour présenter cet exil non comme une exclusion imposée par le pouvoir triomphant, mais comme une sortie volontaire du territoire, voire une fuite devant une situation intolérable conçue comme un mal. Rohan n’a-t-il pas lui-même déjà affirmé en 1627 être prêt à

[s’]exiler volontairement de ce royaume, passer le reste de [s]a vie parmi les étrangers en homme privé, renoncer à tout honneur et avantages mondains et [s]e priv[er] du bien et du repos que [il] aurai[t] procurés aux autres[[36]](#footnote-36).

Est-ce à dire que l’exil est synonyme pour lui, sinon d’une forme d’errance géographique, du moins d’une agitation mentale exaspérée par une oisiveté forcée, signe d’ennui, comme si c’était dans l’action que se situait la plénitude de l’être ? Tandis que son biographe dépeint un Rohan « tousjours gay & tranquille, sça[chant] également bien vser du repos, & du trauail »[[37]](#footnote-37), comme pour mieux illustrer la constance de son protagoniste dans l’adversité, la correspondance de Rohan lui-même révèle un homme en proie à un ennui profond touchant à l’acédie[[38]](#footnote-38). Si le duc avoue à sa mère « s’ennu[yer] de ne rien faire »[[39]](#footnote-39), le comte d’Avaux remarque, lui, qu’« [i]l meurt sur pied faute d’occupation et devient charge à soi-même »[[40]](#footnote-40). Ailleurs c’est sa « mélancolie » qui est mise en avant[[41]](#footnote-41). Aussi Rohan déclare-t-il à qui veut l’entendre qu’« il ne pouuoit rien arriuer à l’homme de pis que de ne rien faire »[[42]](#footnote-42). Il ne fait alors aucun doute pour son biographe que c’est cet ennui qui le pousse à rechercher la mort au combat en 1638, car « se trouuant outré de mauuais traitemens, la vie luy estoit deuenuë ennuyeuse ; & [...] lassé du monde il auoit cherché les moyens d’en sortir auec honneur »[[43]](#footnote-43).

Pour échapper à cet ennui quasi existentiel, Rohan multiplie dans les années 1629-1634 les activités caractéristiques de l’*otium* lettré. Lectures, conversations, travaux d’écriture sont présentés par son biographe comme autant de moyens d’« exercer son esprit [...] par l’estude des choses releuées & dignes de sa qualité »[[44]](#footnote-44), puisqu’il ne peut plus le faire par les armes. Rohan « se ser[t] ainsi de son oisiueté » pour rédiger une *Apologie sur les derniers troubles de la France*, écrite encore sous le choc des événements, des *Mémoires* également apologétiques, qui ne seront toutefois pas publiés de son vivant[[45]](#footnote-45), ainsi que deux traités du *Parfait capitaine* (1636) et de *L’Intérêt des princes et États de la chrétienté* (1638), dédiés l’un au roi, l’autre à Richelieu, et qui visent moins à justifier le passé qu’à « faire valoir des compétences pour se ménager un avenir militaire et politique »[[46]](#footnote-46). Ces écrits sont peut-être effectivement une manière de « n’estre oysif dans l’oysiveté mesme »[[47]](#footnote-47), de « se desennuyer en composant ; ou pour mieux dire, d’occuper le loisir dont il jouïssoit alors, vn peu plus honnestement que ceux qui jouënt ou qui chassent »[[48]](#footnote-48). Mais ils sont plus encore pour Rohan une façon de réactiver par la mémoire les actions passées de même que d’œuvrer à une éventuelle reprise d’activité. Moyen de « reprendre pied dans l’ordre de l’action concrète, réelle ou projetée »[[49]](#footnote-49), ils sont déjà en fait en eux-mêmes une forme d’action.

**Exil et errance**

Sans cesse menacé par l’oisiveté, l’exil de l’ancien chef huguenot n’en est pas moins marqué par une recherche incessante de l’« emploi »[[50]](#footnote-50), ce qui lui confère un dynamisme symbolisé par toute une série de déplacements géographiques. Car cette quête conduit Rohan de Venise à Mantoue, de Mantoue à Padoue, d’Italie en Suisse, de Suisse en Alsace, avant le retour en Valteline et le repli sur Genève, qu’il finit par quitter pour rejoindre l’armée du duc de Saxe-Weimar devant Rheinfelden. À chaque déplacement correspond l’espoir ou la réalisation d’une possibilité d’emploi, souvent éphémère d’ailleurs. La nouvelle errance de Rohan est une recherche moins du « lieu acceptable » défini par Alexandre Laumonier[[51]](#footnote-51) qu’une recherche de l’emploi acceptable où il « trouuer[a] les occasions [de gloire] qu’il [est] obligé d’aller chercher chez les Estrangers »[[52]](#footnote-52), et qui lui permettra de réaliser enfin cette épopée guerrière dont il a toujours rêvé. La mission en Valteline de 1635 sera cette occasion.

Or, après le soulèvement des Grisons et son désaveu par Louis XIII en 1637, Rohan en est de nouveau réduit à l’errance, mais cette errance se place désormais sous le signe d’un mouvement qui tient plus d’une conduite d’évitement que d’une recherche de l’emploi acceptable. Par prudence il se retire à Genève, qu’il doit pourtant quitter sur ordre du roi, mais « au lieu d’aller » à Venise[[53]](#footnote-53), comme le lui intime Louis XIII, il choisit d’aller trouver le duc de Saxe-Weimar à Rheinfelden, tout en « évit[ant] » de passer par la France pour ne pas tomber dans l’embuscade qu’on lui tend à Versoy[[54]](#footnote-54). C’est alors « le cœur remply de ressentiment & d’indignation »[[55]](#footnote-55) qu’il rejoint finalement l’armée impériale. Vue sous cet angle, la nouvelle errance de Rohan après l’accord de Coire avec les Grisons, qui lui rend sa liberté de mouvement, débouche en fait sur l’incertitude et l’inquiétude. Elle n’est plus qu’échec et perte progressive de soi.

Il est significatif qu’après être tombé au combat de Rheinfelden, le 28 février 1638, Rohan ne soit plus montré dans le récit de son biographe que comme le sujet passif d’un mouvement donné de l’extérieur à son corps. Blessé, il est aussitôt « enuironné de tous costez, accablé, & pris prisonnier »[[56]](#footnote-56), avant d’être « retir[é] [d’]entre les mains des ennemis qui l’emportaient en croupe » et « port[é] » « la nuit suiuante [...] dans vn Brancart à Lossembourg »[[57]](#footnote-57). Ce mouvement non plus contrôlé mais subi par le protagoniste culmine dans le transport de sa dépouille à Genève et celui de ses armes à Venise. Dans les déplacements qu’on impose à son corps inerte, Rohan a cessé de s’appartenir.

**« Errer contre la vraie foi »**

Il est clair, d’autre part, que cette errance géographique qui l’a conduit à Genève, où il sera même après sa mort révéré comme « le Heros de sa Religion[[58]](#footnote-58), devient alors synonyme d’une errance spirituelle, celle du Huguenot égaré par les enseignements de la Religion Prétendue Réformée, ou de l’hérétique « err[ant] contre la vraie foi » ? Selon Furetière, en effet, « errer », c’est aussi l’état d’esprit de celui qui « s’abus[e], se tromp[e], [est] imbu d’une fausse opinion »[[59]](#footnote-59). Les pérégrinations de Calvin lui-même, contraint de quitter la France après l’affaire des placards en 1534 et réfugié à Genève, où il s’efforça d’appliquer les principes de la Réforme, pouvaient offrir un parcours géographique et spirituel emblématique des tribulations du réformé. Fauvelet du Toc ne remarque-t-il pas que, dès 1634, Rohan « commença [...] à deuenir suspect aux Catholiques, & quelques vns d’entreux publierent que son dessein estoit de s’establir en Suisse & de se faire chef des Protestans »[[60]](#footnote-60) ? Sans doute est-ce pour cela que trois ans plus tard, Louis XIII, craignant que l’ancien rebelle « ne seruist d’instrument à quelque nouueauté prejudiciable au bien de ses affaires »[[61]](#footnote-61), lui ordonnât de quitter Genève où il venait de se retirer.

Or ces pérégrinations du Huguenot persécuté en quête du Refuge ne sont-elles pas aussi une allégorie du cheminement terrestre de l’*homo viator* en quête de sa vraie patrie, le séjour céleste, qui lui sera rendu au terme moins d’une errance sans but que d’un pèlerinage difficile et hasardeux vers le lieu de son salut ? Que lassé de traverses continuelles, Rohan envisage de se retirer à Genève dans l’intention « d[’y] demeurer tousjours »[[62]](#footnote-62), que son corps y repose en l’Eglise de Saint Pierre, n’est peut-être qu’une façon de dire que son dernier voyage n’aura été qu’un *homecoming*, un retour dans sa patrie spirituelle, et sa mort au combat la sortie tant attendue sinon recherchée de ce monde, terre d’exil.

On ne peut que s’interroger sur les raisons qui ont poussé Fauvelet du Toc, s’il est bien l’auteur du texte, à publier cette *Histoire* du duc de Rohan en 1666 et à narrer par le menu les hauts et les bas d’une carrière, illustrée par de continuels déplacements géographiques. A-t-il cherché, comme tant d’autres, à ne proposer qu’un de ces tombeaux poétiques alors fort en vogue ? Son intention n’aurait-elle été, en d’autres termes, que de célébrer un mort[[63]](#footnote-63) ou plus exactement

de réaliser une *effigie* du défunt, de l’identifier pour mieux l’inscrire dans la mémoire, le constituer en modèle... ; [...] On identifie sans individualiser, ou seulement pour reconnaître à l’individu des qualités, des vertus qui permettent de voir en lui l’expression éventuellement parfaite d’une norme[[64]](#footnote-64) ?

Dans cet éloge funèbre d’un homme non pas diminué, mais au contraire grandi par les vicissitudes de sa vie, rien ne laisse deviner un quelconque dessein apologétique des intérêts ou des ambitions du chef huguenot. Outre le genre même de la biographie morale, le format *in-douze* utilisé, qui est celui des publications romanesques, ainsi que l’éloignement des faits dans le temps, semblent eux aussi neutraliser le contenu politique de l’ouvrage. Rébellions et disgrâces s’effacent devant la représentation d’un guerrier héroïque exemplaire, proposé à l’imitation des lecteurs et avant tout réintégré dans le cours de l’histoire monarchique par son sacrifice pour « les interests de son Roy & de sa Patrie »[[65]](#footnote-65). Il n’empêche. Le narré de la dernière errance du protagoniste, l’exemplarité même de ses tribulations et le parallèle sous-jacent avec la vie de Calvin réfugié à Genève laissent entendre que le duc de Rohan restait une force spirituelle et morale dans l’Europe de la Réforme, un être de défi jusque dans la mort.

1. Pascal, « Divertissement » (no 168), *Pensées, opuscules et lettres*, éd. Philippe Sellier, Paris, Éditions Classiques Garnier, 2010, p. 226-27. [↑](#footnote-ref-1)
2. Paris, Boivin, 1935. Ce chapitre est justement intitulé « De la stabilité au mouvement ». [↑](#footnote-ref-2)
3. [Il n’y a que les âmes humbles et plébéiennes qui restent chez elles, attachées à leur lopin de terre ; l’âme qui, comme les cieux, se réjouit du mouvement, est plus proche du divin], Juste Lipse, « Epistola ad Philippum Lanoyum [...] iter in Italiam cogitantem » [1578], dans *Epistolarum selectarum centuria prima*, Leyde, 1586, Ep. 22. Cité par George B. Parks, « Travel as Education », dans *The Seventeenth Century. Studies in the History of English Thought and Literature*, éd. Richard Foster Jones, Stanford University Press, 1951, p. 264-90 (p. 264). [↑](#footnote-ref-3)
4. [imiter les cigognes, les hirondelles et les grues, qui, comme les nomades, effectuent chaque année leurs migrations et suivent le soleil, sans souffrir aucunement des saisons. [...] Les hommes ont été créés pour bouger, comme les oiseaux pour voler], Fynes Moryson, *Itinerary*, London, printed by John Beale, 1617, part III, p. 10-11. Cité par Robert Shackleton, « The Grand Tour in the Eighteenth Century », dans *Studies in Eighteenth-Century Culture*, London, 1971, p. 127-142 (p. 129). [↑](#footnote-ref-4)
5. *Histoire de Henry duc de Rohan*, Paris, Jean Guignard, 1666. L’ouvrage, publié anonymement, a été imputé à Henri Fauvelet du Toc, secrétaire des finances de Philippe d’Orléans. Il est possible que Fauvelet du Toc n’ait fait que signer l’Epître dédicatoire (F.D.) et retoucher une version manuscrite de cette *Histoire* intitulée « La Vie de Henry duc de Rohan », écrite à Genève en 1664 et, paraît-il, conservée manuscrite à la Bibliothèque du Roi. [↑](#footnote-ref-5)
6. Fynes Moryson écrit ainsi : « Running water is sweet, but standing pooles stinke. Take away Idlenes, and the bate of all vice is taken away » [L’eau courante est douce, mais les eaux stagnantes puent. Enlevez l’oisiveté et vous enlevez l’appât du vice] (*Itinerary*, p. 11). Cité par Shackleton, p. 129. [↑](#footnote-ref-6)
7. « il detestoit l’oisiueté comme la source de tous les vices » (*Histoire*, p. 13). [↑](#footnote-ref-7)
8. Comme ceux qui font suite au traité de Montpellier en 1622 et à l’accord de réconciliation de 1626. [↑](#footnote-ref-8)
9. « Il s’y ennuya pourtant bien-tost, & trouua fort estrange que l’ayant fait venir auec tant d’empressement, on le laissast quatre mois sans luy dire ce qu’on vouloit faire de luy » (*Histoire*, p. 170). [↑](#footnote-ref-9)
10. *Histoire*, p. 236. [↑](#footnote-ref-10)
11. *Histoire*, p. 38. [↑](#footnote-ref-11)
12. *Histoire*, p. 16. [↑](#footnote-ref-12)
13. *Voyage du Duc de Rohan, Fait en l’an 1600*, Paris, sur l’imprimé à Leyde, Jean Elsevier, 1646, p. 219. [↑](#footnote-ref-13)
14. Francis Bacon, « Of travel » (no 18), *Essays*, (« Travel, in the younger sort, is a part of education, in the elder, a part of experience ») (*The Essays*, éd. John Pitcher, London, Penguin Books, 1985, p. 113. Rohan reconnaît ainsi que « [son] peu d’âge [est] plus propre à apprendre qu’à servir pour l’heure à [m]a patrie » (*Voyage*, p. 219). [↑](#footnote-ref-14)
15. *Voyage*, p. 219. [↑](#footnote-ref-15)
16. Cet accent sur l’acquisition de connaissances politiques est caractéristique de la première phase du Grand Tour dans les années 1570-1620. Une seconde phase le voit s’ouvrir aux arts mondains et aux exercices dits nobles, tandis qu’une troisième à partir des années 1650 témoigne plutôt d’un intérêt pour les questions scientifiques et techniques. Sur ce sujet, voir George B. Parks, « Travel as Education », p. 264-90 (p. 265). [↑](#footnote-ref-16)
17. « Let him not stay long in one city or town; more or less as the place deserveth, but not long; nay, when he stayeth in one city or town, let him change his lodging from one end and part of the town to another, which is a great adamant of acquaintance » (Bacon, « Of travel », p. 114). [↑](#footnote-ref-17)
18. *Voyage,* p. 220. [↑](#footnote-ref-18)
19. *Voyage*, p. 220. [↑](#footnote-ref-19)
20. Ainsi *errare*, c’est aller de côté et d’autre, au hasard, à l’aventure, tandis qu’*iterare*, c’est aller, voyager, cheminer, même si c’est au hasard. Voir Dominique Berthet, « Avant-propos », dans *Figures de l’errance*, éd. Dominique Berthet, Paris, L’Harmattan, 2007, p. 9-10. [↑](#footnote-ref-20)
21. *Voyage*, p. 220. [↑](#footnote-ref-21)
22. *Histoire*, p. 5. [↑](#footnote-ref-22)
23. Voir Jean Boutier, « Le grand tour : une pratique d’éducation des noblesses européennes (XVIe-XVIIe siècles) »*,* dans *Le Voyage à l’époque moderne*, no 27, Presses de l’Université de Paris Sorbonne, 2004, p. 7-21, Cahiers de l’Association des Historiens modernistes des Universités. ˂halshs-00006836˃. [↑](#footnote-ref-23)
24. *Histoire*, p. 13. [↑](#footnote-ref-24)
25. *Histoire*, p. 49. [↑](#footnote-ref-25)
26. *Histoire*, p. 48. [↑](#footnote-ref-26)
27. « [I]l ne trouua point d’autre expedient [...] que de se jetter dans le Fort du Rhin » (*Histoire*, p. 201), [↑](#footnote-ref-27)
28. *Histoire*,p. 193. [↑](#footnote-ref-28)
29. *Histoire*, p. 194. [↑](#footnote-ref-29)
30. *Histoire*, p. 88. [↑](#footnote-ref-30)
31. Antoine Furetière, *Dictionnaire Universel*, La Haye-Rotterdam, Leers, 1690. [↑](#footnote-ref-31)
32. « [I]l auoit bien preueu la perte de ses biens, la ruine de sa famille, & pis mesme que tout cela » (*Histoire*, p. 56) ; « [Q]uoy qu’il n’en pust attendre rien de plus certain que la perte de tous ses biens & la desolation de sa Maison, il se croyoit trop glorieux de tout sacrifier pour vne si juste cause » (*Histoire*, p. 108). [↑](#footnote-ref-32)
33. C’est du moins ce qu’il laisse entendre à ses correspondants : « [C]’est une faveur que je n’espère pas rechercher de quatre-vingts ou cent ans, après cela nous aviserons » (lettre du 8 janvier 1631, citée par Pierre et Solange Deyon, *Henri de Rohan, huguenot de plume et d’épée (1579-1638)*, Paris, Perrin, 2000, p. 125) ; « J’ai dit un adieu pour jamais à la France et chose aucune ne m’y peut faire retourner » (lettre du 19 février 1631, *ibid.*, p. 126). [↑](#footnote-ref-33)
34. *Histoire*, p. 141. [↑](#footnote-ref-34)
35. Voir Deyon, *Henri de Rohan*, p. 117. [↑](#footnote-ref-35)
36. *Déclaration de Monsieur le duc de Rohan, pair de France, et contenant la justice des raisons et motifs qui l’ont obligé à implorer l’assistance du Roy de la Grande-Bretagne et à prendre les armes pour la deffence des Églises réformées de ce royaume*, s.l., 1627. Cité Deyon, *Henri de Rohan*,p. 108). [↑](#footnote-ref-36)
37. *Histoire*,p. 144. [↑](#footnote-ref-37)
38. L’ennui, au sens pascalien de sentiment de lassitude, de dégoût, d’à quoi bon, se rapproche en effet de l’acédie. Le *Larousse* la définit en effet comme un « état spirituel de mélancolie, dû à l’indifférence, au découragement et au dégoût ». [↑](#footnote-ref-38)
39. Lettre du 12 février 1631, citée par Deyon, *Henri de Rohan*,p. 124. [↑](#footnote-ref-39)
40. Lettre du 6 octobre 1629, citée par Deyon, *Henri de Rohan*, p. 125. [↑](#footnote-ref-40)
41. « Au moins j’espère que nous bataillerons et cela me fera passer une partie de ma mélancolie » (lettre à sa femme, citée par Deyon, *Henri de Rohan*, p. 185). [↑](#footnote-ref-41)
42. *Histoire*, p. 145. [↑](#footnote-ref-42)
43. *Histoire*, p. 235. [↑](#footnote-ref-43)
44. *Histoire* , p. 145. [↑](#footnote-ref-44)
45. Ils paraissent en 1646. [↑](#footnote-ref-45)
46. Pierre Bonnet, « L’exil d’Henri de Rohan et le devoir d’écrire : recherche d’une légitimation, entre désir de réhabilitation et poursuite cryptée du combat », dans *Le Bannissement et l’exil en Europe aux XVIe et XVIIe siècles*, éds Pascale Drouet et Yan Brailowsky, *La Licorne*, no 94, 2010, p. 231-259 (p. 232). [↑](#footnote-ref-46)
47. *De l’Interest des princes et Estats de la Crestienté*, Paris, Compagnie des Libraires du Palais, 1667, p. 4. [↑](#footnote-ref-47)
48. *De l’Interest des princes*, p. 7. [↑](#footnote-ref-48)
49. Bonnet, *L’exil d’Henri de Rohan*, p. 233. [↑](#footnote-ref-49)
50. Lettre du 20 août à Richelieu, citée par Deyon, *Henri de Rohan*, p. 120. [↑](#footnote-ref-50)
51. Alexandre Laumonier, « L’errance ou la pensée du milieu », *Le Magazine littéraire*, no 353, « Errance », avril 1997, p. 20. [↑](#footnote-ref-51)
52. Fauvelet du Toc, Dédicace à Tancrède de Rohan, *Histoire*, sig. ã vi ro & vo. [↑](#footnote-ref-52)
53. *Histoire*,p. 223. [↑](#footnote-ref-53)
54. *Histoire*,p. 221. [↑](#footnote-ref-54)
55. *Histoire*,p 223. [↑](#footnote-ref-55)
56. *Histoire*,p. 230 [↑](#footnote-ref-56)
57. *Histoire*,p. 231. [↑](#footnote-ref-57)
58. *Histoire*,p. 238 [↑](#footnote-ref-58)
59. Furetière ajoute « L’Eglise ne peut errer dans la vraie foi » (*Dictionnaire universel*). [↑](#footnote-ref-59)
60. *Histoire*,p. 167. [↑](#footnote-ref-60)
61. *Histoire*,p. 219-20. [↑](#footnote-ref-61)
62. *Histoire*,p. 215-16. [↑](#footnote-ref-62)
63. Selon Pierre et Solange Deyon, ce serait sa fille Marguerite qui aurait fait rédiger la biographie élogieuse du duc (*Henri de Rohan*, p. 187. [↑](#footnote-ref-63)
64. Dominique Moncond’huy, « Qu’est-ce qu’un tombeau poétique ? », dans *Le Tombeau poétique en France*, éd. D. Moncond’huy, *La Licorne,* 1994, p. 9. [↑](#footnote-ref-64)
65. « Epistre », *Histoire*, sig. ã vii ro. [↑](#footnote-ref-65)